

**Anne Cuneo**

# **Une Fenêtre sur le 9 novembre**

**jeu dramatique  
en cinq tableau**

© Anne Cuneo Untere Zäune 25 CH 8001 Zurich

*Cette pièce est déposée auprès de la  
Société suisse des auteurs, 13 rue Centrale, CH 1003 Lausanne,  
seule habilitée à en autoriser la représentation*

## LES PERSONNAGES

Le directeur artistique du théâtre  
L'auteur  
Le bébé

Le père  
La mère  
Le fils, Arthur  
La fille, Julie  
Le syndicaliste  
Le soldat

Le directeur de théâtre et le père peuvent être joués par le même acteur. Une même actrice peut jouer le personnage de Julie et celui de l'auteur.

### NOTES SUR LES PERSONNAGES

#### **a) Le présent**

##### **Le directeur (ou la directrice) artistique du théâtre**

Il (elle) a entre 30 et 40 ans. C'est une personne de bonne volonté, déchirée entre l'envie d'ouvrir son théâtre à des problèmes nouveaux et ses obligations.

##### **L'auteur**

Une jeune femme dans la trentaine. Elle est très tendre avec son bébé, auquel elle parle comme à une grande personne.

##### **Le bébé**

Il a trois ou quatre mois. Tout cela le concerne, mais pour le moment il ne peut qu'en rire ou en pleurer. Il est "joué" par une poupée ou symbolisé par un landau.

#### **b) 1932**

##### **Le père**

La cinquantaine. Fonctionnaire originaire de la campagne, il a grimpé dans l'administration, il est maintenant relativement à son aise. Conservateur.

##### **La mère**

Même âge. Elle aussi vient de la campagne. Vingt-cinq ans en

ville enfermée dans son ménage, ont fait d'elle une personne étriquée, sans perspectives. Mais elle est, contrairement à son mari, profondément attachée à ses enfants.

**Le fils, Arthur**

19 ans. Il a fait son apprentissage et il est, au soir du 9 novembre, au seuil de l'âge adulte, celui des compromis et du renoncement aux rêves. Par son attitude pendant la soirée, il prend parti sans s'en rendre compte. Le fascisme n'est pas quelque chose qu'il rejette a priori.

**La fille, Julie**

23 ans. Elle est infirmière à l'Hôpital cantonal. Par ses fréquentations, elle a pris conscience des problèmes sociaux, de ses propres problèmes de femme. Son travail lui a appris la générosité.

**Le syndicaliste, 35 ans**

Ouvrier spécialisé, antifasciste. Il est encore tellement pris dans les préparatifs de la soirée qu'il a de la peine à parler simplement, il prêche plus qu'il ne discute.

**Le soldat**

C'est un garçon naïf, perdu (jeune paysan). Il est en état de choc et ne sait pas très bien lui même ce qu'il dit. La seule chose qu'il comprend, c'est qu'il a tiré sur des gens. Son manque d'imagination l'a empêché de saisir d'avance ce qu'il s'apprêtait à faire. Son uniforme est dans un certain désordre.

## LE DECOR

Le décor est à trois niveaux.

### **En haut** (à gauche ou à droite)

Le bureau du directeur de théâtre, une simple table chargée de papiers, avec une lampe à abat-jour et un téléphone. C'est petit, pas luxueux. Le directeur n'est pas particulièrement bien loti, on doit sentir que le théâtre vit assez chichement, malgré qu'il jouisse d'un très grand prestige. Il est parfaitement pensable que le directeur et son bureau ne soient qu'une ombre derrière une toile.

### **Au centre**

La salle à manger 1932, qui fait aussi fonction de chambre de séjour. En plus de la table et du buffet, il y a aussi un sofa, une petite table ronde, deux fauteuils et une lampe à pied. La table est mise pour le repas du soir. L'ensemble doit faire l'effet d'un intérieur très propre, pas trop prétentieux (un peu tout de même).

### **En bas**

La cuisine de l'auteur, qui sera plus ou moins élaborée suivant la place dont on dispose. Il est en tout cas indispensable qu'il y ait une table, éventuellement aussi un fourneau. Le moïse du bébé est près de la table à gauche de l'auteur. Au début, on a l'impression d'un grand désordre, qui diminuera au fur et à mesure que la pièce avance. Le téléphone est quelque part à portée de main.

Le syndicaliste d'abord, puis le soldat, entreront en scène par le fond de la salle, et le public les verra approcher.

## SYNOPSIS

### Prologue

Le directeur d'un petit théâtre commande une pièce à une jeune femme-auteur dans le cadre d'un spectacle sur l'armée. Elle accepte et se met à écrire. Nous voyons la pièce "pendant sa rédaction".

### 1er tableau

9 novembre 1932, 20 heures 30. Une famille dont les fenêtres donnent sur la Plaine de Plainpalais. Les parents sont à table et attendent leurs enfants, qui arrivent l'un après l'autre. Arthur a 19 ans et il est employé de commerce, Julie a 23 ans et elle est infirmière. Ils ont été retardés par la foule qui se presse devant leur porte pour manifester contre un meeting de l'Union nationale de tendance fasciste. Le Père et la fille, qui n'ont pas la même vision de la vie et de la politique, s'affrontent violemment.

### Intermède

L'Auteur s'interrompt pour exprimer à son bébé qui dort dans un berceau l'espoir que leurs rapports, lorsque l'enfant aura grandi, seront meilleurs que ça.

### 2ème tableau

L'affrontement entre le père et Julie est interrompu par une rafale de mitrailleuse et des coups de fusil. Avec angoisse, la famille se demande ce qui arrive. Mais personne n'a l'idée de descendre dans la rue, sauf peut-être Julie, qui cependant reste pour ne pas avoir d'histoires.

### Intermède

Auteur et Directeur du théâtre échangent des aménités. Le directeur est impatient de voir le texte. Mais il reçoit un coup de fil d'un des administrateurs du théâtre, qui lui déclare préférer renoncer au spectacle sur l'armée, qu'il juge trop politique.

### 3e tableau

On sonne à la porte. Arrive un syndicaliste blessé qui raconte ce qui se passe sur la place, les morts, les blessés. On le soigne.

### Intermède

En guise de pause, l'Auteur prépare la soupe, tout en réfléchissant au 9 novembre et à la fin de la pièce.

#### **4ème tableau**

Un soldat en état de choc entre par la porte que Julie avait oublié de fermer. Après un affrontement particulièrement violent avec ses parents, Julie quitte l'appartement pour aller à l'hôpital. Elle ne reviendra pas.

#### **5e tableau**

L'Auteur annonce à la Directrice du théâtre que sa pièce est finie et apprend qu'elle ne sera pas jouée pour des raisons qui lui rappellent fâcheusement la censure. Triste, en attendant que son mari rentre, elle s'occupe de son bébé.

#### **Saluts**

En guise de saluts, les divers personnages racontent comment les choses se sont terminées (raz-de-marée socialiste etc.).

#### **NOTE SUR LE JEU**

Aux trois niveaux du décor, la pièce se passe dans le quotidien. Par conséquent, les rôles ne se limitent pas aux paroles que chaque personnage dit. Les gestes quotidiens de chacun sont tout aussi importants et ralentissent le rythme de ce qui est dit. Ce poids du quotidien est très important, il est là pour indiquer que cela pourrait se passer n'importe quand, et arriver à n'importe qui, dans une situation qui s'y prête.

## PROLOGUE

On projette quelques diapositives des photos du 9 novembre 1932. Les soldats devant les barricades, Léon Nicole, la photo de Fürst sur son lit de mort (c'est de lui que parlera le soldat, "l'homme qui a voulu arrêter la mitrailleuse"). Sur les diapositives, ou sur des diapositives blanches intermédiaires, est tapé à la machine le texte suivant:

1.

Le 9 novembre 1932

à Genève, Suisse

2.

pour protéger un meeting organisé par l'Union nationale de Géo Ultramaré de tendance fasciste

3.

meeting destiné à faire le procès de deux dirigeants socialistes genevois

4.

Léon Nicole et Jacques Dicker

5.

le Conseil d'Etat genevois fait appel à l'armée

6.

L'école de recrues de Lausanne est mobilisée:

7.

sur ordre du Gouvernement et des officiers, la troupe tire sur une foule sans armes

8.

13 MORTS. 70 BLESSES.

NOIR

## I

*La salle est sombre. Silence. Le téléphone commence à sonner dans le noir. Lumière chez le directeur, le téléphone sonne toujours sur son bureau. Il décroche.*

DIRECTEUR

Allô ! Oui ... oui ... oui ... Bon d'accord je serai là à 17.00 heures. Merci de m'avoir téléphoné. Aurevoir.

*(Il raccroche, fouille dans ses papiers, sort une lettre, lit)*

Chère Madame Blanc,

Vous avez sans doute entendu parler de notre théâtre, qui est petit, mais bien connu à Argen, et dans tout le pays.

Depuis quelques années nous nous sommes donné pour tâche de mettre sur pied un répertoire moderne qui, d'une part touche tous les problèmes de l'actualité, et d'autre part fasse appel aux auteurs de notre pays pour leur permettre de s'exprimer en toute liberté.

*(Il se reprend et corrige)*

De s'exprimer en toute liberté et de donner leur points de vue. Lors de notre dernière assemblée générale, nous avons décidé d'organiser un spectacle qui traiterait des problèmes de l'armée dans notre pays.

*(Il se reprend et corrige)*

Qui traiterait des problèmes de l'armée et de l'antimilitarisme dans notre pays. Nous pensons à une soirée qui serait composée de deux ou trois textes, écrits par des auteurs différents, sur des thèmes proches ou complémentaires, mais de toute façon liés aux problèmes militaires.

Nous avons pensé vous associer à ce projet : nous apprécions votre oeuvre et nous avons beaucoup aimé votre dernière pièce. Par ailleurs, il nous semble important de collaborer avec une femme sur un tel sujet.

Si notre proposition vous intéresse, nous serions heureux de recevoir de vos nouvelles. Nous pourrions alors discuter tant du sujet que des modalités pratiques.

Veillez agréer, Madame, et caetera.

*(Il signe la lettre)*

Noir

*La lumière s'allume chez l'auteur*

L'AUTEUR

Chère Madame,

J'ai bien réfléchi à votre proposition et, comme je vous l'ai dit, cela m'intéresse beaucoup d'écrire un texte d'une heure environ sur les événements du 9 novembre 1932 à Genève. Je vous ai dit et je vous le confirme que le sujet m'intéresse. Vos craintes qu'un tel thème me laisse indifférente parce que je suis une femme, sont, bien sûr, injustifiées, car au contraire j'aimerais faire une recherche historique sur ce moment mal connu de notre vie nationale et montrer l'événement à travers des participants directs ou indirects.

*(Elle s'interrompt et dit d'une voix normale)*

Ça ne va pas être rose, remarque. Tout dire à travers les petit-bourgeois ... Qu'est-ce que tu en penses, toi ? Rien?

*(Elle dit, en écrivant à la main ou à l'ordinateur portable)*

Comme nous avons convenu, je vous livrerai le texte le 15 août, pour que vous puissiez commencer les répétitions vers le 1er septembre. Je vous téléphonerai de temps à autre. A bientôt et meilleurs messages.

*(De sa voix normale, tournée vers le landau)*

Ça ne nous laisse pas beaucoup de temps, tu sais. Il va falloir que tu sois très sage, que tu dormes gentiment toutes les nuits. Comme ça j'aurai l'occasion de te raconter toute cette histoire. Je vais te dire comment on va s'y prendre.

*(la cuisine d'éteint et on allume*

*la partie centrale de la scène)*

La salle à manger du 9 novembre 1932. Le père est seul à table. Il lit le journal. De à autre il s'interrompt avec humeur pour regarder l'heure. Les trois autres places sont vides. Très estompé, on entend le bruit d'une grande foule sous les fenêtres.

MERE

*(Elle entre avec la soupière,  
la pose, empoigne la louche)*

Ah, tant pis, je te sers papa.

PERE

C'est le moment !

MERE

Ca fait plus d'une demi-heure que les enfants auraient dû être là. Ce sera tout froid.

PERE

*(ton dur)*

Oh! Tes enfants se moquent que leur père mange chaud ou froid après avoir trimé toute la journée. C'est le cadet de leurs soucis.

MERE

Mais non, c'est pas ça. Ils auront été retardés. Tu sais bien. Julie... l'hôpital...

PERE

Oui, et Arthur? Je suppose qu'il aura été retenu par les cartes ou le billard.

*(Ils font la prière, puis commencent à manger)*

Bon appétit !

MERE

Bon appétit!

PERE

*(Il sort sa montre)*

Tu as vu l'heure ? Huit heures et quart. Tu es toujours trop indulgente maman, toujours ...

MERE

Mais ...

PERE

Jusqu'à nouvel avis, c'est moi le chef de cette famille. Julie finit à sept heures à son hôpital; j'admets qu'on l'attende pour manger, mais à sept heures et demie tapant on se met à table, dès demain.

MERE

Entendu.

*(Pause, ils mangent)*

Ça va quand même mieux que lorsqu'elle faisait le service

de nuit, tu es d'accord. Moi je ne connais pas ces docteurs, mais je suis sûre qu'ils se conduisent mal avec les infirmières. Et puis sortir le soir et rentrer le matin. Non, non, elle va beaucoup mieux depuis qu'elle fait le service de jour.

PERE

Oui, si on veut. Mais je trouve qu'il lui ont donné de drôles d'idées ... Elle parlait de s'en aller de la maison. Une jeune fille pas mariée ! En plus, elle travaille dans un milieu qui ne me plaît pas du tout. Au lieu d'aller dans un magasin, dans un bureau, comme une vraie jeune fille ...

AUTEUR

*(depuis le bas de la scène, elle écrit et lit  
la prochaine phrase tout en l'écrivant)*

Et... puis... il faudrait... bientôt ...

PERE

Et puis, il faudrait bientôt qu'elle se case.

MERE

Que veux tu, elle en a toujours fait à sa tête. Elle voulait être docteur, elle voulait être docteur, une vraie mule. Enfin elle est infirmière. C'est quand même mieux pour une jeune fille.

*(On entend la porte. Entre le fils)*

ARTHUR

*(Se débarrasse de sa veste, se dirige vers la table,  
S'assied, met sa serviette pendant que sa mère le sert)*

'Soir Papa, 'soir Maman ... Je vous demande pardon.

MERE

Ah, te voilà ! Mais qu'est-ce qui t'arrive? Faire attendre ton père!

ARTHUR

Je ne sais pas ce qui se passe en bas; j'ai voulu rentrer pour sept heures et demie, mais c'est exclus. Il y a une foule pas possible. Jamais vu ça.

MERE

*(anxieusement)*

Et ta soeur ?

ARTHUR

*(avec un petit rire ironique et assez hostile)*

Ma foi, je vois qu'elle n'est pas rentrée. Elle a dû trouver des types dans son genre dans la rue. Elle est sûrement restée avec eux.

PERE

Comment, des types dans son genre?

ARTHUR

Oui, je suis tombé sur un groupe qui criait : "Le fascisme ne

passera pas" et d'après ce que j'ai compris, c'est une manifestation je ne sais pas pour quoi, ni pour qui, on ne voit rien du tout.

PERE

Ah, mais je comprends ! J'ai bien vu ce matin que les bolcheviks distribuait des feuilles Maintenant que j'y pense, c'était peut-être pour ça.

MERE

Les bolcheviks! Mais alors c'est peut-être un soulèvement? Et ta soeur qui n'est pas rentrée!

ARTHUR

En tout cas si c'est un soulèvement, elle est sûrement avec eux, avec tout ce qu'elle a dans la tête en ce moment.

MERE

Mais qu'est-ce qu'elle a dans la tête ?

ARTHUR

*(important)*

Je me comprends ...

MERE

Explique-toi, à la fin. Elle est un peu bizarre, mais c'est une brave fille, quand-même.

ARTHUR

Moi, je trouve que ta brave fille fréquente de drôles de gens.

*(A cet instant on entend le bruit de la clé dans la serrure, suivi de celui de la porte)*

Demande-le-lui, tiens.

JULIE

*(Entre en coup de vent, très excitée)*

Dites-donc, vous avez vu ce qui se passe en bas ?

*(Elle s'arrête interloquée devant le calme et le silence des autres)*

Mais qu'est-ce que vous avez ? Bonsoir tout le monde.

PERE

Bonsoir.

JULIE

Il y a tellement de gens. Ca fait une heure au moins que j'essaie d'arriver.

*(Coup d'œil circulaire)*

Mais qu'est-ce qu'il y a? Vous êtes fâchés avec moi? C'est vraiment impossible d'avancer dans la rue, je vous assure, il sont des milliers, et juste devant la maison.

MERE

Mais non, on n'est pas fâchés; ton frère aussi est arrivé en retard. Nous étions plutôt en souci.

JULIE

Ah, bon j'ai cru...

*(Pendant qu'elle parle elle enlève son manteau, range son voile d'infirmière et son sac, se met à table)*

Vous avez regardé par la fenêtre ? Vous avez vu ?

MERE

*(En la servant)*

Ecoute, mange, ça va être complètement froid ...

JULIE

Il s'agit bien de ça ...

*(Elle avale sa première cuillerée)*

Mmm ... exquis, dis-donc.

MERE

Tu vois. Alors, bon appétit.

JULIE

*(Elle se tourne vers son frère)*

Tu as vu les soldats ?

ARTHUR

Les soldats? Quels soldats ?

JULIE

Mais ils ont appelé la troupe, vous le savez tout de même ...

ARTHUR

Appelé la troupe? Mais qui a appelé la troupe? Et contre qui?

JULIE

Ah! Mais ça c'est le comble. Il se passe des choses justes sous nos fenêtres, mais vous, vous ne savez même pas quoi. Est-ce que vous savez seulement que la bande à Oltramare a organisé un meeting contre Léon Nicole et Jacques Dicker ?

PERE

*(Explose)*

Et bien c'était le moment. Cette racaille ne cessait de poser à la vertu! Eux, ils ne se sont jamais gênés pour traîner nos gouvernants dans la boue.

JULIE

Non, mais ... tu ne vas tout de même pas te mettre à défendre des gens comme Moriaud, non!

MERE

Ecoute, Julie, mange!

*(Pause)*

Qui est-ce, Moriaud?

JULIE

*(Avale hâtivement une cuillerée)*

Franchement, Maman, tu devrais sortir plus souvent... Je ne sais pas moi, lire le journal, écouter la radio.

MERE

Je n'ai pas que ça à faire, moi.

JULIE

Un de ces jours je vais m'apercevoir que dans ma propre

famille, personne ne sait qui est Mussolini. Moriaud, Maman, c'est notre ministre des finances, comme on dit à Paris. Et notre ministre des finances s'est trouvé impliqué dans la faillite frauduleuse de la Banque de Genève l'année dernière. Ah, mais j'y pense c'est peut-être là que tu plaçais tes économies, mon Papa chéri?

PERE

Je te prie de te taire quand tu ne sais pas ce que tu dis. Nicole et ses bolcheviks, c'est une racaille, et je ne crois pas un mot de ce qu'ils racontent.

JULIE

*(Elle s'étrangle de rire)*

Alors là, si tu crois que Nicole est bolchevik.. Ah, non, il cause, ah ça il cause bien. Et pour démasquer les Moriaud et compagnie, il est vraiment fort. Mais pour le reste.. Bolchevik?!! Ah, ah, ah!

PERE

on se demande ce qui permet à ma fille de juger, comme ça!

ARTHUR

*(Sarcastique)*

Oh, elle a ses sources d'information, la frangine, ce n'est pas ça qui lui manque.

JULIE

Qu'est-ce que tu insinues, exactement ?

ARTHUR

Moi? Rien du tout. Je ne t'ai jamais vue, mais alors ce qui s'appelle jamais vue, dans l'arrière-salle du café de l'Union à un réunion politique de la gauche, avec rien que de types e plus. Et je ne t'ai surtout jamais vue le soir, dans les coin sombres du boulevard, purléchant le type qui parle le plus fort.

*(Il la contrefait caricaturalement)*

"Aurevoir , Maman, je vais à l'hôpital!"

*(Violent)*

Menteuse!

MERE

Arthur!

JULIE

*(Sa voix est calme, pleine de rage concentrée.*

*Elle ne pensait pas que son frère*

*l'aurait ainsi "lâchée" devant les parents)*

Petit con. Minable.

MERE

Julie! Une jeune fille ne dit pas...

PERE

*(Furieux)*

Je me demande quelle est la jeune fille que j'héberge chez moi. Alors comme ça, tu vas aux réunions de la gauche ?

JULIE

*(Provocante)*

Et alors? Je ne suis pas assez grand pour me faire mes propres opinions indépendamment? Je ne peux pas exprimer des avis? Je ne peux pas avoir un ami?

MERE

*(Plaintive)*

Mais si c'est quelqu'un d'honorable, je ne sais pas pourquoi tu le caches ...

JULIE

Je ne le cache pas, mais c'est vrai que je n'ai aucune envie de vous le présenter non plus, en ce moment.

PERE

Et pourquoi, Mademoiselle?

JULIE

Parce que lui et toi n'êtes pas, mais alors absolument pas du même avis. Il n'a pas de temps à perdre pour des pseudo-mondanités à la fin desquelles tu le traiterais de toute façon de canaille.

PERE

*(Dangereux)*

Il est à gauche?

JULIE

*(provocante et tout aussi dangereuse)*

Parfaitement. Il est charpentier, et il est syndiqué à la fédération des ouvriers du bois et du bâtiment. Et il est socialiste.

ARTHUR

Je l'avais bien dit ...

*(Il chantonne)*

La grande soeur se dévergonde... La grande sœur se dévergonde!

MERE

Arthur, je t'en prie ...

JULIE

*(Cinglante)*

Mais non, laisse-le, Maman, c'est sa soirée. Il tient à montrer jusqu'à quel point il est ignoble.

PERE

*(Il en est resté au pedigree politique de l'ami)*

Et quelles sont les intentions de ce monsieur à ton égard? Je sens que tu vas me dire qu'il ne croit pas au mariage?

NOIR

## II

*Dans la cuisine de l'auteur. Elle est assise à table, des livres ouverts devant elle, une pile de feuilles noircies, la plume à la main ou l'ordinateur portable allumé. Elle lève la tête et parle au bébé.*

AUTEUR

J'espère que nous, on aura d'autres rapports que ça. Mais il va falloir drôlement se méfier, parce que se retrouver dans le rail, c'est vite fait. Certains diraient: oui, oui, ça, c'était en 1932. Moi j'ai eu vingt ans un demi-siècle plus tard, et ce n'était pas si différent que ça.

*(Une pause, elle déplace quelques feuilles,  
en prend une pour la parcourir)*

Bon, où est-ce qu'on en était? Ah oui, à table vers les 9 heures du soir. Tu sais ce qu'ils disent quand tu écris des feuillets pour la TV? Que pour tenir le public en haleine, il faut un rebondissement tous les quarts d'heure. Alors moi, bien sûr, j'applique les trucs. Ça fait professionnel.

*(Elle feuillette les pages écrites)*

Ca doit bien faire un quart d'heure, maintenant. On peut y aller. Tu vas voir ça!

*Dans la salle à manger*

PERE

Et quelles sont les intentions de ce monsieur à ton égard? Je sens que tu vas me dire qu'il ne croit pas au mariage?

JULIE

Je ne vais rien te dire de pareil parce que je ne lui ai pas posé la question. mais si tu veux vraiment le savoir, je te dirai volontiers que *moi*, je ne crois pas au mariage.

PERE

*(fait mine de se lever dans l'intention manifeste de lui donner une claque et hurle)*

Femme de mauvaise vie! Traînée!

MERE

*(elle s'accroche à lui pour le rasseoir)*

Papa, Julie, arrêtez, je vous en prie!

*(dans le bref silence qui s'en suit, pendant lequel le père et la fille se mesurent du regard, on entend les coups de fusil et la rafale du fusil mitrailleur. Tous les regards se tournent vers la fenêtre. Julie se lève pour aller voir, mais s'interrompt aux cris de sa mère)*

Mais qu'est-ce que c'est? Vous avez entendu? Non, non, Julie, ne va pas à la fenêtre.

*(très inquiète)*

On aurait dit ... on aurait dit une mitrailleuse ... Qu'est-ce que ça peut bien être? Il y avait tout plein de soldats en bas?

ARTHUR

Une bataille rangée avec les bolcheviks qui commence; on va voir ce qu'on va voir!

JULIE

*(vite et à voix très basse)*

Penses-tu! La consigne était d'y aller sans arme aucune, c'était une manifestation antifasciste pacifique. Et puis j'ai vu les soldats se mêler à la foule, tout à l'heure, ils passaient parmi les gens en file indienne, et les gens leur enlevaient leurs fusils, et ils les cassaient. Je ne vois pas comment cela a pu se transformer en bataille rangée.

PERE

Ton Nicole a sûrement préparé une insurrection... Sinon on ne voit pas pourquoi depuis des mois et des mois il passerait son temps à noircir nos plus respectables citoyens, si ce n'était pas pour aboutir à la violence.

JULIE

Mais la violence, ce sont l'Union nationale, les partisans des mussoliniens et des hitlériens qui l'organisent ce soir. Les

autres ne font que dénoncer.

ARTHUR

*(La coupe, sarcastique)*

Laisse-la parler, Papa, elle a ses renseignements de première main, elle. Elle est bien placée pour tout savoir, hein soeurette?

JULIE

*(Sourde)*

Toi, tu vas te taire avant que je m'énerve sérieusement. Au fond, je n'en veux pas trop aux parents de ne pas comprendre, mais avec toi c'est une autre paire de manches. Depuis que tu travailles dans ce bureau d'import-export, tu deviens tous les jours un peu plus abruti. Et le pire, c'est que tu ne t'en aperçois même pas.

PERE

Oh, mais ça y est, dis tout de suite qu'on est tous des cons.

ARTHUR

*(jusqu'à ce soir, sa soeur et lui ont toujours été plutôt copains. C'est la première fois qu'il exprime ses divergences avec elle, c'est la première fois qu'elle dit ouvertement ce qu'elle pense. Il est blessé et furieux)*

Alors, comme ça, toi tu décides que je suis abruti ?

JULIE

Je ne décide pas, je vois ! Je vois un type (geste vers lui) qui il y a trois mois encore parlait de s'enfuir pour ne pas aller à l'armée, qui voulait faire le tour du monde comme mousse sur un bateau... Et puis tu entres dans un bureau sérieux, comme vous dites et qu'est-ce qui se passe hein, Arthur ? En trois mois, tu t'es mis au schnaps, tu t'es mis aux cartes, tu t'es mis au billard. Tu parles tout le temps de ce qu'il faut faire pour se faire augmenter, mais je ne t'ai jamais entendu une seule fois te demander comment te sortir de là ou bien faire le compte de ce que ton patron gagnait sur ton dos.

PERE

Mais, tu es complètement folle, tu...

JULIE

*(interrompt ironique)*

C'est toujours ce qu'on dit dans ces cas-là.

PERE

*(ignore l'interruption)*

...mais alors complètement cinglée. Tu lui reproches de s'intéresser à sa carrière ?

ARTHUR

Toi, tu t'es battue pour être infirmière, et tu voudrais que je sois mousse ?

JULIE

*(découragée, elle non plus n'est pas habituée à ce type de rapports avec lui, il a toujours été le petit frère qu'elle aimait, jusqu'ici).*

Arthur ! Je te parle de tes REVES!

ARTHUR

A huit ans, je voulais être explorateur, aviateur, acteur, chauffeur de camion de pompiers. Non mais tu vois ce que aurait donné, vroum, vroum, vroum ?

JULIE

*(Très émue)*

Mais Arthur, ces rêves-là c'est le meilleur de nous-mêmes. C'est ce que nous avons de plus vrai en nous. Si je suis infirmière, moi, si je me suis battue, c'est justement pour ne pas lâcher mon rêve tout à fait. Mon rêve, c'était de soigner les gens, ça l'est encore, mais eux...

*(signe vers les parents)*

ne m'ont pas laissé étudier.

PERE

Ah, oui, c'est ça, dix ans d'études pour une femme. Je ne suis pas Crésus moi. Et puis toi ce n'est pas ta place. Arrête de dire des âneries.

JULIE

*(sauvage)*

Toi, je ne te parle pas! C'est avec mon frère que je discute, le petit Arthur. Juste avant qu'il ne devienne un vieillard, à dix-neuf ans. Mais pour lui aussi c'est peut-être déjà trop tard.

MERE

*(presque en larmes)*

Julie, mais qu'est-ce que tu as, ce soir ? On a toujours tout fait pour toi, on a travaillé, on s'est sacrifiés. Maintenant tu nous reproches de ne pas être de bons parents ?

JULIE

Vous êtes les parents que vous pouvez. Et vous n'êtes pas heureux non plus, ça crève les yeux. Alors arrêtez de nous rappeler tout le temps vos sacrifices. On le sait. Il n'y a qu'à vous voir.

PERE

*(dur)*

Julie, tu parles à ta mère comme il se doit ou tu sors d'ici.

*(Noir)*

### III

*Bureau du directeur et cuisine de l'auteur. Les deux décors s'allument en même temps.*

DIRECTEUR

*(au téléphone, compose le numéro de l'auteur)*

Madame Blanc ? Bonsoir ... Alors, comment va notre pièce ? Ah, vous avez fini les recherches historiques. Formidable! ... oui, nous commençons les répétitions dans 3 semaines. Vous serez prête? ... N'oubliez pas que tout est déjà programmé, annoncé. Nous comptons sur vous. ... Ah, je vous avouerai que je me réjouis beaucoup de voir le texte fini et encore plus de commencer les répétitions. ... Si, si, je suis sûre que ce sera un travail passionnant et que cela va beaucoup intéresser le public. ... Evidemment. Bon, alors à bientôt et bonne chance. Bonsoir Madame Blanc.

*(Elle raccroche. La lumière s'éteint  
chez elle et s'allume chez l'auteur)*

AUTEUR

*(Raccroche le combiné et se tourne vers le landau)*

Eh bien mon bébé tu a été drôlement sage et pourtant c'est tor heure. Tu as entendu ce que je lui ai dit : "je n'ai rien à faire, moi Madame, je suis ménagère." Ah, c'était pour rire, mais elle n'a pas rit.

*(Elle chante une comptine tout en préparant le biberon)*

Et, oui, ton papa n'a plus le temps de m'aider. Son travail passe toujours avant. Moi, ça semble normal que je m'occupe de tout, je suis toujours là. Ne t'en fais pas, va. Bientôt on retournera se balader, je te le promets.

*La cuisine de l'auteur s'éteint. Le téléphone sonne chez le directeur*

DIRECTEUR

Allô ... Oui, lui-même ... Ah, bonjour Monsieur, comment allez vous ? ... oui, oui ... J'ai informé tout le conseil de fondation du théâtre du programme, comme d'habitude. Vous l'avez reçu? ... Ah bon j'ai cru un instant ... Mais comme nous l'indiquions sur la circulaire. Nous aurons une alternance entre Kleist et deux jeunes auteurs contemporains ... No je n'ai pas leur texte, mais je connais bien leur sujet ... Oui, exactement c'est elle ... Délicat, pourquoi ? ... Mais, je ne crois pas du tout, vous savez ... Non, elle a écrit une pièce psychologique ... D'ailleurs

je ne crois pas qu'elle s'intéresse particulièrement à la politique ... Moi responsable! ... Comment si c'est trop politique on jette ... On a un contrat, vous savez. Et puis je n'aime pas être comme ça avec les auteurs. Après, cela se sait et les meilleurs, ceux auxquels on tient, ne viennent plus ... Ah bon ... Mais tout de même ça me gêne ... Ah bon ... Mais c'est un auteur connu, on pourrait avoir des ennuis ... Ah bon ... De toute façon je ne me fais pas trop de soucis ... D'accord je vous tiens au courant. Au revoir.

*(Raccroche, furieux et énervée)*

Mais qu'est-ce qui leur prend à ceux-là, tout d'un coup? Ils ne se sont jamais occupés de ce qu'on jouait et puis quand ils voient le mot "armée" ils s'énervent. Il ne manquait plus que cela : avoir le comité de patronage sur le dos! Comme si ce n'était déjà pas assez difficile de faire marcher un théâtre!

*(Pendant ce temps, venu du fond de la salle, le syndicaliste s'est approché de la scène).*

NOIR

Dans la salle à manger

PERE

Julie, tu parles à ta mère comme il se doit, ou tu sors d'ici.

JULIE

*(Toujours en train de rire)*

Alors là, Papa, tu m'as vraiment assez dit de partir aujourd'hui. Comme ça quand je serai loin, tu pourras t'en donner à coeur joie. Je suis une gentille fille, voyez-vous. Je vous fais plaisir... Je ne reste pas.

MERE

Julie, où vas-tu?

JULIE

Je vais où je veux, ça ne vous regarde pas.

PERE

Julie, une jeune fille ne sort pas seule à presque dix heures du soir. On a même entendu des coups de feu.

JULIE

Une "jeune fille" peut-être. Mais moi je suis assez grande pour faire des journées de dix ou douze heures.

*(elle met son manteau)*

Alors je suis aussi assez grande pour sortir. Je suis une personne responsable, pas une "jeune fille"!

*(au moment où elle va prendre son sac, on sonne.*

*Tout le monde reste interloqué)*

MERE

*(Crainitive)*

Qu'est-ce que ça peut être ?

ARTHUR

On n'ouvre pas !

JULIE

Moi, je vais voir qui c'est.

ARTHUR

Je parie que c'est son type qui vient enfin se présenter à la famille.

*(Julie est sortie. On entend le bruit de la porte, le petit cri de Julie et quelques mots indistincts d'une voix d'homme)*

JULIE

Oh, mon Dieu, venez vite!

MERE

*(se lève)*

Ah! Mon Dieu !

JULIE

*(rentre en soutenant le blessé, elle parle avec une assurance toute professionnelle)*

Approchez pas, touchez pas. Arthur, met la couverture sur le sofa. Tu entends? Vite!

*(Arthur étale la couverture qui se trouve sur le bras du divan. Julie aide l'homme à s'asseoir sur le sofa)*

PERE

Tu connais ce monsieur ?

JULIE

Non, papa, je ne le connais pas.

PERE

Alors, comment savons-nous qui c'est ?

JULIE

*(elle le regarde de bas en haut, méprisante)*

C'est un blessé papa. Ça se voit, non ! En ce moment, c'est tout ce qui m'intéresse.

*(Elle va enlever son manteau. Revient vers le sofa avec son sac d'où elle en sort désinfectant, ciseaux, bandes etc.)*

ARTHUR

Je croyais que tu partais ?

JULIE

Eh bien maintenant je reste. Maman, apporte-moi de l'eau bouillie et des linges, s'il te plaît.

MERE

Oui, tout de suite.

ARTHUR

C'est ton type, je parie ?

JULIE

*(aide l'homme à enlever sa veste, remonte la manche dela chemise et dispose les serviettes).*

Ça va sans doute t'étonner, je n'ai jamais vu ce monsieur. Mais si je me mettais à te parler de solidarité maintenant, tu ne comprendrais pas. Et pour ce que j'en sais, mon type, comme tu dis, pourrait en ce moment être en train de crever dans un coin. Mais inutile que je t'explique, on ne parle pas la même langue.

SYNDICALISTE

*(d'une voix faible; il souffre)*

Vous n'avez aucune idée de ce qui se passe en bas. Les frères tirent sur les frères. Ils ont fait venir l'armée des enfants qui ne comprennent pas ce qu'ils font. La place est pleine de gens tombés, gémissants C'est horrible.

JULIE

Ne parlez pas avant que j'ai vu ce que vous avez.

SYNDICALISTE

J'ai l'impression d'avoir une balle dans le corps.

JULIE

*(lave la blessure au bras et à la tempe)*

Je ne crois pas. Il y en a une qui vous a frôlé la tête, ça saigne beaucoup, mais c'est tout. Et l'autre est entrée et sortie, elle n'a pas touché l'os. Il me semble que vous avez eu de la chance.

PERE

Vous êtes des bolcheviks, hein ? C'est vous qui avez provoqué l'émeute ?

SYNDICALISTE

*(Faible, mais ferme)*

Mais taisez-vous! Voudriez vous que nous restions là les bras croisés, alors qu'il y a de plus en plus de chômeurs, que fascisme attaque partout? Que les gens se suicident parce qu'ils n'ont plus de boulot?

PERE

Ah ! Je vous en prie épargnez-moi votre poison, vos blablas.

MERE

*(Conciliante)*

Allons!

PERE

*(à la mère, furieux)*

Je ne tolérerai pas plus longtemps un bolchevik chez moi.

MERE

*(un soupçon d'agacement)*

Je t'en prie.

PERE à JULIE

Toi, arrête de jouer à la samaritaine. Ce n'est pas l'hôpital ici. Qu'il sorte, ce provocateur communiste!

SYNDICALISTE

Taisez-vous! Vous êtes inconscients. Les gens comme vous... Vous vous rendez compte de ce qui arrivera si Hitler prend le pouvoir ? Vous savez ce qu'ils font, les fascistes, aux travailleurs ?

PERE

Des hommes comme Hitler ou Mussolini, ce sont des gens d'ordre! Ils mettront enfin un peu de bon sens dans toute cette pagaille. C'est exactement ce qu'il nous faut.

JULIE

*(Dure et sarcastique)*

C'est ça, des types dans ton genre, amateurs d'un genre particulier d'ordre: on ne vit pas comme toi, on est une pute, on en pense pas comme toi, tu nous tapes dessus pour nous faire taire.

MERE

Mais, enfin Julie, ce soir tu es impossible. Tu parles à ton père comme si tu ne le respectais plus.

PERE

Voilà ce qu'ils font de nos enfants, lorsqu'on leur laisse la bride sur le cou. Et on veut encore me parler de liberté pour le communisme. Je vous en prie, ne me faites plus rire.

ARTHUR

*(Renchérit)*

Ils veulent nous obliger à être dans le même moule. Des fanatiques. C'est déjà assez malheureux comme ça dans leur pays.

*(A sa soeur)*

Et toi, pourquoi tu vas pas faire tes saletés en URSS, si chez nous ça te plaît pas. Et emmène ton Léon Nicole, emmène celui-ci, pendant que tu y es !

SYNDICALISTE

*(Scandalisé, il se redresse)*

Mais tu es fou, petit. Vous êtes tous salariés ici ... Vos intérêts ne sont pas ceux de l'Union nationale. Vous vous rendez compte si ces gens-là prenaient le pouvoir ? Vous avez vu ce que font les chemises brunes ? Vous croyez que des gens comme vous...?

PERE

C'est pas la peine de commencer à faire du sentiment.

SYNDICALISTE

Vous savez ce qui s'est passé ce soir ?

JULIE

*(Au bord des larmes, elle est bouleversée)*

J'ai vaguement essayé de leur dire, mais il n'y a pas de pire sourd que celui qui ne veut pas entendre.

SYNDICALISTE

A Zurich, la police a tué deux manifestants. Les grèves sont réprimées de plus en plus durement. On diminue nos salaires et si ça continue comme ça, on n'aura bientôt plus le droit de protester, par dessus le marché.

PERE

Ce serait le moment de retrouver un peu d'ordre.

SYNDICALISTE

Oui, l'ordre des cimetières. Mais vous vous rendez compte que là, en bas, sous vos fenêtres, il y a au moins dix ou vingt morts ? Morts ! MORTS ! vous entendez.

*(sa voix se brise)*

On a fait venir l'armée contre une manifestation pacifique.

*(Pendant ce temps le soldat, qui s'est approché lentement de l'appartement, arrive sur scène, sans que personne ne s'en aperçoive, car tout le monde lui tourne le dos)*

NOIR

## IV

*La cuisine de l'auteur*

AUTEUR

*(Ravie, elle a suivi le cheminement du soldat. Lorsque la lumière s'allume chez elle, elle se tourne vers le public et dit avec feu)*

Le soldat! ça, c'est le coup de théâtre du troisième quart d'heure. Continuel crescendo de la tension. C'est comme ça qu'on fait les bons textes dramatiques, à ce qu'il paraît. D'abord l'émeute dans la rue. Puis le choc de voir que leur fille est à gauche. Puis un socialiste blessé dans la maison ... et enfin l'armée dans la place. Les petits bourgeois passent leur temps à nier la violence, mais elle vient quand même.

*(une pause, elle réfléchit)*

De toute façon, notre société est faite de violence.

*(Elle finit de préparer son pot-au-feu)*

Eh bien, retournons dans notre famille en attendant que le pot-au-feu soit prêt et que ton père soit rentré.

*(noir)*

A la salle à manger. Tout le monde est fixé sur le blessé.  
Soudain la mère se tourne et voit le soldat figé là.

MERE

Ahaaa! Quelle horreur !

*(Tout le monde se retourne)*

Mais mais qu'est-ce qu'il fait ici ?

ARTHUR

Oui, qu'est-ce que tu fais ici ?

PERE

Un déserteur ?

ARTHUR

Un bolchevitk ?

SYNDICALSITE

Malheureux, tu sais que tu as tiré sur nous, sur tes frères ?  
Tu le sais ?

SOLDAT

*(D'une voix basse et étranglée)*

Taisez-vous !

*(Tout le monde se tait, surpris)*

Vous ne pouvez pas savoir... Vous ne pouvez pas comprendre. Ils  
sont... Ils sont...

*(De la main il fait un geste qui veut dire que les gens sont  
tombés. Ca fait remuer son fusil, ce qui provoque aussitôt une  
réaction de la mère)*

MERE

Enlevez-lui cette arme, vite, elle est peut-être chargée.

PERE

Tu as tiré ? Tu as fait ton devoir? Donne-moi ça. Donne-moi  
ça!

*(arrache le fusil du soldat et le pose sur la table. Le soldat  
reste absolument passif)*

JULIE

Mais arrête, Papa, tu ne vois pas qu'il est en état de choc ?

*(Elle lui tend une chaise sur laquelle le soldat se laisse  
tomber lourdement. Elle lui enlève le casque, lui prend le  
pouls, lui ouvre le col)*

SOLDAT

*(Sur un ton angoissé)*

On ne savait pas... On ne savait pas.

PERE

Comment, vous ne saviez pas ? Vous avez tiré, vous avez fait  
votre devoir et j'applaudis!

SOLDAT

*(accablé)*

Il n'y a pas de quoi applaudir. On a obéi, c'est vrai, mais avant, on ne se rend pas compte. Je n'ai pas pensé que je tuais... Je sais que vous ne me croirez pas.

SYNDICALISTE

Tu n'a pas pensé que tu tirais sur la classe ouvrière ?

SOLDAT

*(ne comprend pas)*

Classe ouvrière ?

SYNDICALISTE

Les salariés... Ceux qui travaillent, quoi. Mais d'où sors-tu?

SOLDAT

Moi ? De Vuadens.

ARTHUR

Jamais entendu.

SOLDAT

C'est dans le canton de Fribourg, un petit village.

SYNDICALISTE

Et tu n'as pas pensé...

SOLDAT

On n'a rien pensé du tout. En tout cas pas moi. Je fais ces trucs avec le fusil depuis un mois, tous les jours. Ce n'est qu'après que j'ai vu qu'on avait TUE DES GENS. Je ne savais même pas que nos fusils étaient chargés à balles réelles, parce qu'on nous avait dit que... Après, oui, j'ai pensé. Mais avant on ne voyait pas grand-chose, c'était presque comme un jeu et puis...

*(Il s'effondre et commence à pleurer)*

Non vous ne pouvez pas comprendre!

*(Ses larmes deviennent des sanglots qui l'étranglent un instant. Tout le monde le regarde pleurer. Julie lui tend un mouchoir, il se mouche, puis reprend d'une voix étranglée)*

Il y avait un type... Il est venu tout près. J'ai vu ses yeux... Il avait compris qu'on allait tirer tout de suite. Il... Il nous a dit : "Ne tirez pas sur vos camarades", et à cet instant on a tiré. Il, ... il ... là, devant nous, massacré ... Il y a d copains qui ont tiré encore, mais moi ... moi je ne pouvais plus. Et puis un copain m'a dit... Il a dit: "Vous avez vu comme ça descend?" et ça m'a donné envie de vomir. Le crétin!

PERE

Comment ? Mais tu as fait ton devoir. Ecoute, ce soir tu es devenu un homme.

SOLDAT

*(se lève, bouleversé, empoigne le père par le gilet et lui crie)*

Mais vous ne pouvez pas comprendre ... non ... j'ai vu sa tête presque emportée par la mitrailleuse ...

*(Julie intervient sans un mot, elle arrête  
le soldat et le fait rasseoir, il continue à pleurer,  
et parle entre deux sanglots)*

Je l'ai vu... Je l'ai vu... J'ai même tiré un coup. Je ne visais pas... Mais il y avait tellement de gens autour de nous. J'ai peut-être tué quelqu'un, moi ... Moi qui ne supporte pas de voir brutaliser les bêtes, chez moi. J'ai tiré sur des gens, je ne sais même pas pourquoi.

ARTHUR

Alors maintenant, tu as déserté ?

SOLDAT

*(Ne comprend pas)*

Déserté ?

SYNDICALISTE

Oui, déserté. Parti, quoi.

SOLDAT

Je ne sais pas, je ne me souvient plus.

*(Il sanglote, la mère lui tend un verre d'eau  
qu'il refuse d'un geste du bras)*

Je me rappelle seulement qu'une femme m'a crié "assassin". Elle ressemblait à ma mère, et j'ai eu tellement honte que je me suis caché.

MERE

*(A Julie)*

Tu avais oublié de fermer la porte.

JULIE

*(La regarde, hausse les épaules et ne dit rien)*

SYNDICALISTE

Tu ne peux pas rester ici, il faut rentrer à la caserne, sinon tu seras encore puni par dessus le marché.

ARTHUR

Un homme qui pleure, une mauviette...

SYNDICALISTE

*(Le regarde méprisant)*

Et puis moi aussi il faut que je sorte d'ici. J'ai besoin d'air.

JULIE

*(Avec un regard furieux vers son frère)*

Oui, moi aussi. Je vais retourner à l'hôpital, il doit y avoir à faire.

SOLDAT

*(Pleure toujours)*

Non, je ne veux plus retourner à la caserne je ne veux plus Vous ne pouvez pas comprendre.

JULIE

*(Très émue)*

Mais si, on comprend très bien. Mais il faut mener Monsieur à l'hôpital et j'ai besoin de vous. Après, on vous accompagnera à la caserne s'il le faut.

*(Julie aide le syndicaliste à se lever du sofa)*

MERE

Mon Dieu, mon tapis !

JULIE

*(Scandalisée)*

Allez, les gars, on y va. Il faut qu'on économise un peu le tapis.

PERE

Ca signifie quoi ça au juste ?

JULIE

Ca signifie que j'en ai marre de vous tous. Des tapis de maman, des applaudissements de papa. Marre, marre, c'est clair?

PERE

Julie! Je suis ici chez moi et je te prie de manifester un peu de respect.

JULIE

*(Absolument hors d'elle)*

Je suis ici chez moi, je suis ici chez moi, tu n'as que ce mot-là à la bouche. Tu ne t'es jamais dit que de temps à autre, quand j'étais chez toi, j'aimerais, moi aussi, me sentir CHEZ MOI ?

ARTHUR

Ca y est, l'hystérie. Moi je vais jouer au billard.

JULIE

C'est ça ! Va jouer au billard.

*(Au soldat)*

Et toi, reste pas planté là Tu entends ou quoi? Tu vois bien qu'il est lourd et qu'il ne tient pas debout.

*(Le soldat, un peu revenu à lui, se précipite pour soutenir le syndicaliste, pendant que Julie s'adresse sur un ton dur à son père)*

Rendez-lui son fusil. Vous ne risquez rien, vous l'avez vu.

MERE

Julie, la manière dont tu nous parles ce soir ...

JULIE

Je te demande pardon, Maman, mais il se passe des choses qui me font oublier les bonnes manières. Qui me font oublier de manifester du respect à des gens qui ne savent même pas s'apercevoir qu'il se passe quelque chose de grave sous leur nez, même et surtout si ces gens se trouvent être mes propres parents.

MERE

Julie, tu dépasses les bornes.

PERE

Si tu sors d'ici, ce n'est pas la peine de revenir.

JULIE

*(Froide)*

Je n'en avais pas l'intention non plus, justement. Allez, on y va!

*(Au soldat)*

Mais non, prends-le de l'autre côté, tu vois bien qu'il est blessé.

*(Le soldat passe de l'autre côté du syndicaliste, embarrassé par son fusil. Il n'a pas encore surmonté son choc)*

SYNDICALISTE

*(En regardant le soldat, il dit)*

Des enfants on emploie des enfants contre les travailleurs Ah, elle est belle "notre armée de milice"!

JULIE

*(A mis son manteau. Elle prend son sac d'où elle extrait ses clés)*

Ah, j'oubliais, je vous rend votre chez vous.

MERE

*(Bouleversée)*

Julie, je t'en prie ...

PERE

Mais laisse-la partir, cette dévergondée, cette...

*(Julie, les syndicaliste et le soldats quittent la scène, Julie soutient le syndicaliste d'un côté, le soldat de l'autre. Le père est furieux que sa fille l'ignore, et il vocifère)*

...cette communiste ! Une eau dormante, je l'avais toujours dit et puis un jour on s'aperçoit qu'on nourrissait un monstre.

MERE

*(Essaie de répondre, mais ne peut que balbutier à travers ses larmes)*

Julie, Julie...

ARTHUR

*(Très gêne)*

Allez, moi je vais jouer au billard. Tu viens avec moi, Papa?

PERE

*(Surpris, il regarde tout à tour sa femme et son fils, il ne s'attendait ni à la réaction de l'un, ni à celle de l'autre)*  
Ah, toi, cesse de pleurnicher. A quoi ça t'avance ? Bon débarras !

MERE

*(Effondrée)*

Ma petite fille ... mon enfant ...

PERE

Ah, non ! Ca suffit, je préfère le billard.

*(Il enfile son veston)*

Viens Arthur !

*(Ils sortent)*

MERE

*(Tout doucement, sans bouger)*

Ma petite fille, ... ma petite fille ...

*(Lentement elle se lève, elle débarrasse la table, emmène la vaisselle, met de l'ordre sur le sofa, ramasse le chapeau que le syndicaliste a oublié et le dépose sur le porte-manteaux.*

*Elle quitte la scène)*

NOIR

## V

*La cuisine de l'auteur*

AUTEUR

*(Pose la plume et parle au bébé)*

Et voilà ! Tu me diras que tout ça n'est pas très constructif... Et aussi qu'il aurait fallu montrer que si elle ne l'avait pas eu de métier, la Julie, elle n'aurait pas pu partir de chez elle. Ce sera pour une autre fois...

*(Elle range ses affaires. Le téléphone sonne)*

Allô ? Ici Sylvaine Blanc... Oui, bonjour, comment ça va ? ... Moi, je vais très bien, j'ai fini.

*(elle rit).*

Si c'est à moi que vous posez la question, je vous dirai que c'est très bien, autrement je ne l'aurais pas fait ... Comment ? Pas trop politique? Mais, c'est sur le 9 novembre 1932 à Genève, vous vous souvenez? ... Ah, mais dites, c'était votre idée, ce sujet ... je vous ai raconté l'histoire au moins quatre fois. Qu'est-ce qu'il se passe tout à coup ? ... Pièce psychologique, pièce psychologique, bien sûr que c'est une pièce psychologique. Mais la psychologie, c'est par rapport à quelque chose, ce n'est pas une qualité en soi ... Ah, ben oui, il y a les événements, et six personnages qui réagissent psychologiquement ! Mais les événements, il faut bien en parler ... Quoi, objectivement ? D'abord vous me dites espérer que c'est psychologique, et après vous voulez que ce soit objectif? Eh bien, je vais vous dire une chose : objectivement l'armée à tiré sur quelques manifestants et sur beaucoup de badauds ... Vous voudriez que je dise que les officiers ne l'ont pas fait exprès ... Mais oui je vous ai déjà dit qu'il y a un soldat ... Oui, oui, il répète vingt fois qu'il ne se rendait pas compte.

*(Pendant quelques secondes elle éloigne  
le combiné de son oreille)*

Je vous écoute religieusement ... Non, non, je ne moque pas. Je me pose simplement une question. Elle vous intéresse? ... Eh bien, je me demandais ce qui vous fout une trouille pareille tout d'un coup. Vous voulez un spectacle pour mettre l'armée sous la loupe, et puis tout à coup vous faite machine arrière. Alors, si vous avez peur de ma moitié de spectacle, qu'est-ce que ça va être avec l'autre moitié ... Ah, oui. Lui il parle de l'armée d'aujourd'hui, des objecteurs et j'en passe, vous le savez très bien, c'est bien pire que moi pour votre trouille

... Oh, il ne vous reste plus qu'à trouver quelqu'un qui fasse un texte pour excuser la hiérarchie. On peut. C'est de la psychologie, ça, je suppose ... Qu'est-ce qui touche moins? L'armée ? ... Ah, bon je suis contente de vous l'entendre dire. Moi je me crève à faire un enfant qui dans vingt ans va me tirer dessus si je ne suis pas d'accord avec la majorité, ou qui va se faire descendre en défendant je ne sais quel "ordre" et ça ne me concerne pas. Non, Madame, je ne laisserai pas l'armée aux tueurs. Ca me concerne ... Oui, c'est ça écrivez-moi ...

*(Sarcastique)*

Ah, parce que lire le texte ça vous intéresse toujours? ... Bon, je vais vous l'envoyer. Vous l'avez payé après tout ... Oui, j'ai lu le contrat, je sais que vous n'êtes pas obligé ... Oui, ne vous excusez pas, je vois très bien que quelqu'un a dû vous faire sacrement peur et que vous êtes bien embêté de devoir jouer au censeur. Au moins, vous pourriez avoir le culot de le dire ... Il ne vous est jamais venu à l'esprit que vous, vos acteurs, votre équipe, vos auteurs et votre théâtre vous pourriez être du même côté de la barricade ? ... Comment !? Oui, c'est ça, restons-en là. Au revoir!

*(Elle raccroche, furieuse)*

"Vous comprenez moi, Madame, avant de me préoccuper de savoir de quel côté de la barricade je me place, je dois m'occuper de mon théâtre, de mon public". Il a oublié de parler de sa place à lui, comme par hasard !

*(Pause. Elle se tourne vers le landau)*

Tu vois, tu t'y attends, à ce qu'on te fasse ce coup-là, puis quand on te le fait, c'est tout de même dur. C'est comme le soldat qui sait que les fusils sont faits pour tuer: c'est quand il tue effectivement qu'il comprend.

*(Pause)*

Et ton père qui n'est pas encore rentré. A force de travailler huit heures par jour, chacun dans son coin, on finit par se perdre.

*(Pause. Elle s'affaire nerveusement autour des casseroles.)*

*Puis, s'adressant au bébé)*

Tu vois, notre pièce, il ne la jouera pas. Et je suis crevée. Et quand il va rentrer, ton père sera fatigué, lui aussi. Et je n'ai toujours pas fait la lessive. Mais est-ce qu'on a jamais exigé de Goethe, de Thomas Mann ou de Victor Hugo qu'ils écrivent d'une main et qu'ils fassent le ménage de l'autre ?

*(la scène s'éteint)*

CONCLUSIONS

*Le soldat, en habits de ville (style 1932), revient sur scène avec une machine à écrire ancienne. Au fur et à mesure qu'il écrit sur sa machine en disant le texte, les acteurs viennent se placer sur scène pour saluer. Ils sont en costume de scène.*

SOLDAT

1. 13 morts, 70 blessés.

2. Ce sont les dirigeants socialistes qui passeront en procès.

*(Entrée du syndicaliste)*

3. Le 15 mai 1933, ils seront jugés par les Assises fédérales, juridiction exceptionnelle qui prive les accusés pratiquement tous les droits, sinon celui d'être coupable.

*(Entrée du Père)*

4. Leon Nicole est reconnu coupable d'outrage à magistrat et aux agents.

*(Entrée de la Mère)*

5. Il est condamné à 6 mois de prison et 100 francs d'amende.

*(Entrée d'Arthur)*

6. Six autres accusés sont condamnés à des peines moins lourdes.

*(Entrée de Julie)*

7. Neuf accusés sont reconnus non coupables.

*(Lumière chez l'auteur)*

8. Aucun tort n'est reconnu aux officiers qui ont ordonné le tir.

*(Lumière chez le directeur de théâtre)*

9. A l'automne 1933, au moment des élections, on peut parler d'un raz-de-marée socialiste dans toute la Suisse romande.

NOIR